



## Causerie du Cycle de conférences sur le plaisir :

offerte par **Frédéric ROGNON**,  
Professeur de philosophie des religions à la Faculté de  
Théologie de l'Université de Strasbourg

**Titre : L'hédonisme**

**Reims, 22 octobre 2012**  
**63 personnes**

Chers amis, c'est un vrai plaisir pour moi de revenir à Reims, après notre rencontre de l'an dernier autour de la question du doute, c'est un vrai plaisir de revenir parler du plaisir, et j'espère que nous prendrons plaisir à savourer cette soirée ensemble. Cette soirée sera donc consacrée à l'hédonisme.

**Qu'est-ce que l'hédonisme ?** Je définirai l'hédonisme comme **une posture philosophique qui consiste à ériger le plaisir** (du grec ηδονή = plaisir) **au statut de valeur suprême, au point d'en faire le sens de l'existence.** Quand je parle du « sens de l'existence », je convoque deux des quatre acceptions du vocable de « sens ». Vous savez en effet qu'en français, le mot « sens » a quatre « sens »... Le premier sens du mot « sens », dont nous parlerons tout au long de la soirée, mais qui n'intervient pas encore ici, c'est le sens des cinq organes des sens (la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher), c'est-à-dire des cinq fonctions qui permettent au corps de percevoir ce qui se passe en dehors de lui, et d'éprouver certaines sensations à son contact ; les cinq sens ont donc à la fois un rôle de connaissance (percevoir ce qui se passe) et un rôle de sensibilité (éprouver certaines sensations, notamment le plaisir et la douleur). Mais si nous allons

parler abondamment du plaisir ce soir, je n'évoque pas encore ce premier sens du mot « sens » pour définir l'hédonisme. Le second sens du mot « sens » désigne une faculté de jugement et de discernement qui permet d'évaluer les choses à leur juste valeur ; c'est le « bon sens », le « sens commun », ou le « sens pratique ». Comme vous le constatez, d'une part cette seconde acception exige un qualificatif, ne prend donc pas le vocable de « sens » de manière absolue, et d'autre part, paradoxalement, elle concerne l'exercice de la raison et non des sens au sens premier du mot « sens », à moins d'évoquer le sixième sens qu'est l'intuition. Ce second sens du mot « sens » n'est pas non plus convoqué dans ma définition de l'hédonisme, seuls les deux derniers sens le sont. Il s'agit d'une part de la signification, c'est-à-dire de l'acception, de ce que nous voulons dire lorsque nous employons un mot, et d'une façon plus générale de la valeur d'une chose, et d'autre part, enfin, de la direction, de l'orientation, de la finalité d'une chose. Donc, que signifie une chose ? Et vers où va cette chose ? Eh bien, l'hédonisme consiste à ériger le plaisir au statut de valeur suprême, au point d'en faire le sens de l'existence dans ces deux derniers sens du mot « sens » : le plaisir est à la fois la signification de la vie, et son orientation, à la fois sa valeur et sa finalité. Que signifie la vie, pour un hédoniste ? Une succession de plaisirs, si possible une succession ininterrompue, ce qui conduit à susciter les plaisirs lorsqu'ils font spontanément défaut. Quelle est la finalité de la vie, pour un hédoniste ? Là aussi, la recherche du plaisir. La vie est orientée, aimantée, dirigée par cette boussole et cet horizon qu'est le plaisir. Or, la boussole et l'horizon sont deux métaphores qui évoquent un infini : la boussole indiquera toujours le nord quelle que soit notre position sur la terre, et l'horizon recule au fur et à mesure que l'on semble s'en rapprocher. Si le plaisir est une boussole et un horizon, nous serons toujours à même d'y puiser, comme dans un puits sans fond – autre métaphore suggestive souvent employée par les philosophes.

Mais **qu'est-ce que le plaisir ?** Il faut entendre par « plaisir » (du latin « placere » = plaire, être agréable) **l'un des pôles fondamentaux de la vie affective, qui, à l'opposé de la douleur, se traduit par un état de bien-être sensible, résultant de la satisfaction d'un désir ou d'un besoin physique.** On peut, par extension, parler du plaisir au-delà de la sphère physiologique, en évoquant le plaisir intellectuel ou spirituel. Nous reviendrons sur ce point car l'opération d'analogie qui conduit à parler de plaisir pour une autre expérience que le bien-être sensible fera débat parmi les hédonistes. On peut également considérer que le plaisir est synonyme de la volupté et de la jouissance, mais il semble qu'il y ait dans ces deux derniers vocables l'expression d'une plus grande intensité de plaisir, et donc une différence de degré entre plaisir d'une part, volupté d'autre part, et enfin jouissance. Les hédonistes radicaux cultiveront par conséquent l'art de la jouissance et non seulement l'art du plaisir.

Maintenant que nous avons défini l'hédonisme comme une posture philosophique qui consiste à ériger le plaisir au statut de valeur suprême, au point d'en faire le sens de l'existence, il me revient de **dissiper un certain nombre de malentendus à son sujet.** La question de l'hédonisme, en effet, est pétrie de quiproquos. J'en ai sélectionné trois, qui constitueront la trame et le plan de mon exposé. Premier malentendu : notre époque serait une époque hédoniste. Je tenterai de montrer que ce n'est pas le cas. Second malentendu : l'épicurisme serait un synonyme de l'hédonisme. Je tenterai de montrer que c'est faux. Et enfin, troisième malentendu : le judéo-christianisme serait un antonyme de l'hédonisme, la foi judéo-chrétienne serait foncièrement hostile au plaisir. Je tâcherai de vous convaincre que tel n'est pas le cas. Si j'y parviens, je pourrai ainsi

repartir satisfait, voire comblé, avec une impression de bien-être, et j'espère que vous partagerez ce plaisir, voire cette jouissance, avec moi.

**1 - Premier quiproquo, donc : notre époque serait une époque hédoniste.** Afin de montrer que ce n'est pas le cas, il me faut présenter de manière plus approfondie la posture hédoniste. L'inventeur de l'hédonisme, et celui qui représente sa forme la plus achevée, s'appelle **Aristippe de Cyrène**. Nous ne disposons malheureusement d'aucun texte de lui, alors que nous savons qu'il est l'auteur de nombreuses œuvres, qui ont sans doute été détruites sous la chrétienté en raison de leur caractère immoral. Presque tout ce que nous savons de lui nous vient de Diogène Laërce, ce fameux compilateur du début du troisième siècle de notre ère, qui lui consacre quinze pages dans son ouvrage intitulé : *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*. Selon Diogène Laërce, Aristippe serait né en -435 et mort en -356, il serait originaire de Cyrène, colonie grecque de Lybie (ce qui le rapproche de Simon de Cyrène mais c'est sans aucun doute le seul point commun entre eux !), serait venu à Athènes attiré par la renommée de Socrate dont il aurait été un disciple, avant de revenir à Cyrène en 399 avant notre ère (l'année de la mort de Socrate) pour fonder sa propre Ecole : le Cyrénaïsme. Il dirigera son Ecole jusqu'à sa mort, sa fille Arétè (ce qui signifie ironiquement « Vertu » !) lui succèdera, et le fils d'Arétè, Aristippe le Jeune, succèdera à sa mère. Le fait qu'Aristippe ait été un disciple de Socrate ne doit pas nous étonner : l'impact de Socrate sur toute la philosophie antique a été tel que toutes les Ecoles ultérieures se sont réclamé de lui (l'Académie de Platon, le Lycée d'Aristote, le Jardin d'Epicure, le Portique des stoïciens, etc.), alors même qu'elles se distinguaient parfois nettement de son enseignement, et qu'elles s'opposaient farouchement les unes aux autres. Aristippe a certainement reçu à Athènes au moins autant d'influence de la part des sophistes que de la part de Socrate, car il partageait leur relativisme cognitif et moral et adoptait leur même attitude lucrative, deux points qui le distinguent nettement de Socrate (qui prêchait l'universalisme cognitif et moral, et refusait de se faire payer). Le relativisme d'Aristippe le conduisait à dire que la connaissance de la vérité était totalement illusoire, et ne méritait donc pas qu'on la recherche, mais que la véritable utilité des sens consiste à procurer du plaisir et non de la connaissance. Ce scepticisme sera vivement critiqué par les rationalistes, à commencer par Descartes, qui fera remarquer à juste titre que le relativisme cognitif se contredit lui-même, en affirmant comme une vérité universelle et intangible le fait qu'il n'y a pas de vérité universelle et intangible, et que le relativisme n'est en rien lui-même relatif. Mais le relativisme d'Aristippe n'est pas seulement cognitif, il est aussi moral, puisque si chacun recherche son plaisir (vérité morale universelle, non-relative, entre parenthèses), chacun le trouve différemment. Les conventions et normes sociales, en tout état de cause, peuvent être allègrement bafouées, si le plaisir subjectivement déterminé l'exige. Ainsi, pour le cynique Antisthène, proche des cyrénaïques, le sommet de la jouissance consistait à coucher avec sa mère, avant de la tuer puis de la manger ; cette affirmation quelque peu provocatrice lui permettait d'inciter à la transgression, d'un seul coup d'un seul, des trois tabous ultimes que sont l'inceste, le meurtre et le cannibalisme.

**Quelles sont donc les grandes lignes de la philosophie hédoniste ?** Selon Aristippe, il y a deux états de l'âme : la douleur et le plaisir. Le plaisir est « un mouvement doux accompagné de sensation agréable », la douleur un mouvement violent et pénible. Tout doit être fait pour jouir des plaisirs, et éviter les douleurs. La finalité de la vie est le plaisir du moment présent, et non pas le bonheur, qui est un

ensemble de plaisirs parmi lesquels il faut compter les plaisirs passés et les plaisirs à venir. Aristippe niait donc la supériorité d'un plaisir futur au nom du plaisir actuel, et donc tout intérêt à différer la gratification immédiate. Le souvenir ou l'attente d'événements heureux ne constitue pas en soi un plaisir, car le temps affaiblit et détruit le mouvement de l'âme : « Aristippe savait jouir du moment présent, rapporte Diogène Laërce ; il évitait la souffrance que l'on rencontre lorsque l'on cherche à jouir des choses qui ne sont pas présentes ». Ce faisant, l'hédonisme d'Aristippe rompt avec l'eudémonisme de la tradition philosophique grecque, selon lequel le bonheur est supérieur au plaisir. Le plaisir est un bien, même s'il est le résultat des choses réputées les plus honteuses : l'action peut être honteuse, mais le plaisir que l'on en tire est en soi une vertu et un bien. Les plaisirs du corps sont supérieurs à ceux de l'âme, et les souffrances du corps plus pénibles que les peines de l'âme : Aristippe privilégie donc les plaisirs des sens (les courtisanes, les bons repas, l'argent) aux plaisirs intellectuels et spirituels. L'amitié, par exemple, n'est considérée que dans une perspective utilitariste : il faut avoir un ami pour son utilité, puisque les parties du corps elles-mêmes ne nous sont agréables que dans la mesure où elles nous sont utiles.

Comme toujours, Diogène Laërce nous rapporte au sujet d'Aristippe un certain nombre **d'anecdotes et d'aphorismes**. Au sujet de son mépris des conventions, lorsqu'on lui demanda quel était l'avantage d'être philosophe, il répondit : « Si les lois disparaissaient, notre vie n'en serait point changée ». Son sens de la répartie se manifeste également au sujet de sa gourmandise, puisqu'à celui qui la lui reprochait il dit sur-le-champ : « Tu n'achèterais sans doute pas ces bonnes choses pour trois sous ? Eh bien, je suis moins gourmand que tu n'es avare ! » Au sujet de son indépendance à l'endroit de tout scrupule moral, lorsqu'une courtisane lui dit qu'elle était enceinte de lui, il lui répliqua avec subtilité : « Comment peux-tu le savoir ? Si tu avais marché sur une centaine d'épingles, pourrais-tu me dire laquelle t'a piquée ? » De même, à celui qui lui reprocha de vivre avec une fille de joie, il répondit poétiquement : « Voyez-vous une différence entre une maison qui a eu beaucoup de locataires et une qui n'a jamais été habitée ? Pourquoi donc y aurait-il une différence entre coucher avec une femme qui a beaucoup servi et coucher avec une femme intacte ? » Le tyran Denys lui donna un jour de choisir entre trois filles de joie ; il répondit qu'il les emmènerait toutes les trois ; toutefois, après les avoir menées jusqu'à sa porte, il les renvoya, tant il était enclin aussi bien à prendre qu'à laisser. Cette anecdote est présentée par Diogène Laërce comme gage de liberté ; on peut cependant se demander s'il ne témoigne pas plutôt d'une certaine dépendance à l'égard de ses instincts ou de ses pulsions. Un dernier exemple, aussi sympathique que les autres, permet de prendre la mesure de la tension insurmontable entre l'hédonisme d'Aristippe et une éthique soucieuse d'altérité ; on l'accusait en effet de s'être débarrassé de son fils comme s'il n'était pas de lui, ce à quoi il rétorqua : « Les poux aussi sortent de nous, et pourtant, comme ils sont inutiles, nous nous hâtons de nous en débarrasser... »

**Telle est la posture hédoniste d'Aristippe**, dont la radicalité et l'outrance ne doivent pas faire oublier **qu'elle correspond en fait strictement à la définition** que nous avons donnée de l'hédonisme : une posture philosophique qui consiste à ériger le plaisir au statut de valeur suprême, au point d'en faire le sens de l'existence. Si le plaisir est la valeur suprême, toute autre considération doit lui être sacrifiée. En quelque sorte, le plaisir est le nouveau sacré, qui désacralise tout le reste, de telle sorte que toute la sacralité profanée se trouve réinvestie sur le vecteur de désacralisation lui-même. Alors

revenons à notre question initiale : **notre époque serait-elle une époque hédoniste ?** Dans un livre intitulé *La tyrannie du plaisir* (1998), Jean-Claude Guillebaud tend à le démontrer. Dans le sillage du « Jouir sans entraves » de Mai 68, il part de l'exemple de la pédophilie : ce qu'il appelle « l'aventure pédophile ». Une complaisance coupable a été entretenue pendant une quinzaine d'années, envers les confessions de foi pédophiles, le militantisme pédophile surfant sur l'indulgence panoramique de l'opinion. Ce n'est qu'à partir du milieu des années 80 que les militants pédophiles ont cessé de faire recette. Mais précisément, ce renversement tout à fait saisissant du regard porté sur la pédophilie, que Jean-Claude Guillebaud n'analyse pas vraiment, indique que nous ne sommes pas dans une période hédoniste. Le retour de la règle, de la norme, parfois avec la même virulence et la même outrance qu'elle avait été bafouée et abolie (avec les dérives que l'on sait et qui culminent au procès d'Outreau), rappelle les retours de balancier qui travaillent l'opinion en profondeur. Jean-Claude Guillebaud stigmatise à juste titre le passage de la libération à l'injonction du plaisir, notamment sexuel. Dans la rhétorique publicitaire, par exemple, le plaisir n'est plus présenté comme facultatif, mais comme impératif. On n'arrête pas le plaisir, de même qu'on n'arrête pas le progrès : il est souverain, y résister serait un manquement au progrès autant qu'à la règle commune. Le devoir de plaisir est ainsi caché sous l'aspect d'une libération. Mais nous sommes dans une logique de performances, induite par les tendances lourdes de la société technicienne, ce qui est très loin de la perspective hédoniste d'un Aristippe. Ainsi, si par exemple les modèles de comportement sexuel sont aujourd'hui très normatifs, générant de la souffrance pour ceux qui ne peuvent pas s'y conformer, c'est que le plaisir, paradoxalement, n'est plus la valeur suprême comme pour Aristippe, mais qu'il a été détrôné de ce statut par le diktat de l'efficacité, de la performance, de l'excellence, ce qui n'est pas la même chose. La meilleure preuve en est que la souffrance est admise, intégrée comme le prix à payer, ce qui était inconcevable dans la posture hédoniste d'Aristippe. Si certaines affinités peuvent être repérées entre l'hédonisme antique des cyrénaïques et les représentations post-modernes de nos contemporains (le culte du corps, l'insistance sur l'instant présent, la mise en cause du carcan moral, un certain pansexualisme), des points de rupture les distinguent radicalement (le consumérisme de la société d'abondance stimulé par l'industrie publicitaire avec toutes les frustrations qu'il génère, l'émergence d'une nouvelle normativité de type technicien, et la prégnance ou la résurgence d'une normativité traditionnelle qui canalise les expressions légitimes du plaisir).

À défaut d'être hédoniste au sens strict, notre époque serait-elle épicurienne ? Et ne s'agit-il pas là de deux synonymes ?

**2 – Second quiproquo : l'épicurisme serait un synonyme de l'hédonisme.** Pour battre en brèche ce malentendu, il nous faut de nouveau faire un voyage dans le temps, et retourner à la période de l'Antiquité grecque.

L'épicurisme surgit et se développe aux 3<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> siècles dans le monde hellénistique avec **Épicure**, Hermarque, Métrodore, Polystrate, puis gagne tout le bassin méditerranéen et s'implante à Rome au premier siècle avant notre ère avec **Lucrece** (98-55). **Épicure** est né en 341 dans l'île de Samos (au large d'Éphèse), puis a vécu à Colophon, à Mytilène et à Lampsaque (trois cités d'Asie mineure), avant de s'installer à Athènes en 306. Il a été l'élève d'un disciple de Démocrite, Nausiphane, et de philosophes platonicien et aristotélicien, mais aucun ne lui procure satisfaction, et il

élabore lui-même sa propre philosophie. Á Athènes, il achète un jardin où il enseigne, en retrait de la vie de la Cité. Pour la première fois dans l'histoire, sa communauté est ouverte aux femmes et aux esclaves. Ses membres vivent simplement, cultivent l'amitié et vénèrent leur Maître comme un dieu. Épicure meurt en 270 dans la plus grande sérénité, malgré une maladie très douloureuse. Il a écrit 300 rouleaux, mais il ne nous reste de lui que trois lettres (« à Hérodote » sur la physique, « à Pythoclès » sur l'astronomie et la météorologie, et « à Ménécée » sur la morale), deux recueils de 121 maximes, et des fragments de son traité « *De la Nature* » (« *Περί φύσεως* »). Nous connaissons mal la biographie de **Lucrèce**, mais nous savons qu'il a été un disciple fidèle d'Épicure, qu'il considérait comme un sauveur de l'humanité. Il nous reste son volumineux traité poétique « *De Natura Rerum* » (« *Sur la nature des choses* »).

**La morale épicurienne peut être définie comme une recherche de l'ataraxie au moyen du plaisir.** Le terme « ataraxie » relève du vocabulaire maritime : η αταραξία vient du verbe ταρασσω = « remuer, agiter, bouillonner », notamment au sujet des vagues. L'ataraxie est la sérénité, l'absence de troubles intérieurs. Elle est l'idéal commun aux sages épicurienne et stoïcienne, mais chacune des deux cherche à l'atteindre par des moyens propres. Les épicuriens donnent la priorité au plaisir, aussi bien à la jouissance éprouvée dans l'instant qu'au souvenir agréable du plaisir passé et à l'anticipation du plaisir à venir. Par le souvenir des plaisirs passés, le vieillard détient ainsi un véritable trésor ; Épicure mourant rassemblera tous les souvenirs de ses plaisirs passés pour triompher des douleurs atroces qui assaillent son corps. Logiquement, le suicide est légitime, mais lui-même n'y aura pas recours. Le plaisir est d'ailleurs le moteur de la nature des choses, en tant qu'il fait naître les vivants. Il est la fin normale que la nature assigne à notre activité. Mais le vecteur d'ataraxie est moins l'excitation qui accompagne le plaisir que l'apaisement et le bien-être qui le suivent. Contrairement aux reproches qu'on leur a faits (et qui s'adresseraient plutôt aux cyrénaïques d'Aristippe), les épicuriens identifient le plaisir à l'absence de douleur plutôt qu'à l'excitation incessante des sens, et se méfient des excès qui entraînent la souffrance. De plus, une hiérarchie peut être instaurée parmi les désirs. Épicure distingue en effet trois grandes familles de désirs : certains sont naturels et nécessaires, d'autres sont naturels mais non nécessaires, d'autres encore ne sont ni naturels ni nécessaires ; or, seuls les plaisirs naturels et nécessaires doivent être recherchés, car ils sont simples et sûrs, durables et non aléatoires, donc faciles à satisfaire, à la différence des plaisirs liés à une situation artificielle, à un privilège ou à un âge de la vie. Les désirs naturels et nécessaires sont ceux dont la satisfaction est vitale, et apaise une douleur : ils peuvent être nécessaires à la vie même (manger, boire, etc.), au bien-être du corps (s'habiller quand il fait froid, s'abriter quand il pleut, etc.), ou au bonheur (l'amitié, la philosophie, etc.). Le caractère éphémère de la vie nous fait apprécier les joies qu'elle nous offre. Horace traduira ce principe par la fameuse formule : « *Carpe diem* » (= « cueille le jour », « profite de chaque instant »). Le plaisir de manger et de boire ne peut être apprécié que selon la faim et la soif, c'est-à-dire avec frugalité et sobriété, car ceux qui recherchent le luxe à table et les festins somptueux sont ceux qui atteignent le moins de plaisir authentique. Les désirs ni naturels ni nécessaires doivent donc être rejetés : ils sont « vains », illimités par nature, et ils ne sont susceptibles ni d'un usage modéré ni même d'une satisfaction possible ; ce sont les désirs d'immortalité, de pouvoir, d'honneurs et de gloire... Moins ils sont nécessaires, plus les désirs sont difficiles à contenter. Et il faut être reconnaissant à la Nature de ce qu'elle a rendu le nécessaire facile à atteindre, et de ce qu'elle n'a pas rendu nécessaire ce qui est difficile à atteindre. S'abandonner au désir

vain, c'est se condamner à le poursuivre à l'infini. Le plaisir ne peut jamais être plus intense que lorsqu'il correspond à l'élimination de toute douleur. Quant aux désirs naturels mais non nécessaires (« simplement naturels »), par exemple le désir sexuel ou la contemplation esthétique, ils sont souhaitables mais non utiles, leur usage doit être modéré, on choisit de les satisfaire selon les circonstances, et il n'est pas difficile de s'en abstenir si la santé, la fonction ou le renom nous le demandent. Contrairement à la légende, les épicuriens n'invitent donc ni à la débauche ni au libertinage, mais aux plaisirs simples et à l'obéissance à la nature. L'épicurisme est bien une morale du plaisir, mais (pour paraphraser Kant) dans les limites du simple besoin. On voit déjà bien la différence entre l'épicurisme et l'hédonisme des cyrénaïques : le plaisir pour Epicure est davantage simple privation de douleur, anesthésie, que « mouvement doux accompagné de sensation agréable ». Pour Aristippe, l'absence de douleur n'est pas un plaisir, pas plus que l'absence de plaisir n'est une douleur ; tous deux, en effet, consistent dans le mouvement, or ni l'absence de douleur ni l'absence de plaisir ne sont des mouvements ; l'absence de plaisir et l'absence de peine sont des « états intermédiaires », des situations statiques de calme et de repos. L'hédonisme et l'épicurisme se distinguent autant que l'immodération et la sobriété.

Ainsi, pour les épicuriens, **le souverain bien est le plaisir, mais un plaisir lié à l'absence de douleurs dans le corps et d'inquiétudes dans l'âme**, et nettement distinct de la vertu. C'est donc une version négative du bonheur que développent les épicuriens : ils le définissent par ce qu'il n'est pas (le trouble, la douleur). Le versant positif du bonheur est le contentement de soi, l'autosuffisance ( $\eta$  αυτάρκεια, de αυτός αρκέω = suffire à soi-même). À l'entrée du Jardin, il était écrit : « Ici le plaisir est le souverain bien ». Mais conformément à la conception épicurienne du plaisir, Épicure et ses disciples menaient une vie frugale et ascétique.

De ce fait, à la différence des cyrénaïques, **les épicuriens partent donc en guerre contre les passions**. Car contrairement à une réputation infondée, la morale épicurienne est incompatible avec les passions. Lucrèce, dans son traité « *De Natura Rerum* », décrit le mécanisme de l'illusion passionnelle : aux yeux du passionné, tout défaut de l'objet de sa passion est atténué, et même converti en qualité. Ainsi, selon Lucrèce, la passion éloigne de la réalité objective. Lucrèce expose la spirale de la passion amoureuse : sa spécificité, parmi toutes les passions, tient à son caractère insatiable, irrépressible, à son facteur d'emballement. Y céder, ce n'est pas la satisfaire, mais la nourrir : le passionné se trouve entraîné dans une spirale. C'est pourquoi Lucrèce confère à la passion amoureuse un statut à part, caractérisé par sa nocivité aiguë. Il l'explique partiellement par le recours à la théorie des simulacres : ce sont de petites membranes, très légères, qui ont la forme de l'aspect de l'objet dont elles se détachent ; elles voltigent dans les airs, et apparaissent aux humains, dans la veille comme dans le rêve. Ces visions incontrôlées suscitent et renforcent les passions, et les font ressurgir dès qu'elles se trouvent apaisées. Elles suscitent en effet le désir de posséder l'objet représenté (des richesses, du pouvoir, une personne...), en fixant toutes les pensées et en captant toute l'attention du sujet. Un seul remède s'impose dès lors pour échapper à cette tourmente : la rupture immédiate avec tout objet susceptible de susciter une passion amoureuse, afin de ne pas faire le premier pas qui introduit fatalement le sujet au cœur de la spirale. C'est pour cette même raison que les épicuriens cherchaient à « vivre cachés », et que le Jardin se situait à l'écart du centre de la Cité : ils considéraient l'action politique comme guidée par l'ambition et le désir de puissance.

Autre différence avec l'hédonisme des cyrénaïques, malgré son idéal d'autonomie, la sagesse épicurienne n'est pas une philosophie égoïste de l'individu isolé. **L'amitié** (ἡ φιλία), dont la communauté des disciples d'Épicure a rendu témoignage, n'est pas qu'un moyen au service du plaisir, un facteur de sécurité morale, mais bien une fin en soi : elle est la sagesse elle-même. Restrictive comme toute relation d'affinité élective, elle est la fraternité qui unit les sages, car la recherche du bonheur ne peut se faire qu'en commun. Les épicuriens ont su créer une nouvelle famille dans un monde où disparaissaient les cadres civiques et sociaux, ce qui explique peut-être la longévité de leur communauté. Avec l'amitié, ce sont donc les plaisirs de l'âme, plaisirs relationnels, intellectuels et spirituels, qui l'emportent sur les plaisirs du corps.

Finalement, la synthèse de la philosophie épicurienne s'exprime dans le **« quadruple remède »** (τετραφάρμακον) : « Les dieux ne sont pas à craindre, la mort ne nous concerne pas (ne donne pas de souci), le bonheur peut être facilement atteint, la souffrance peut être facilement supportée ».

On mesure ainsi, contrairement aux lieux communs véhiculés à leur propos, à la fois la tension entre hédonisme et épicurisme, et la tension entre l'épicurisme d'Épicure et de Lucrèce, et le sens courant dont ce terme, et surtout l'adjectif « épicurien », sont investis aujourd'hui. Il n'est donc pas du tout certain que notre époque soit épicurienne au sens strict, sauf dans les milieux, encore marginaux, des objecteurs de croissance qui prônent la « simplicité volontaire », et qui considèrent Épicure comme l'un des lointains précurseurs de la décroissance. Ni hédoniste, ni épicurienne, notre époque manifeste plutôt une tendance au consumérisme qui se conjugue avec une normativité régulatrice du plaisir légitime. Ces orientations qui travaillent l'inconscient contemporain sont-elles des réactions à l'égard de la tradition judéo-chrétienne ? Y a-t-il, comme on le dit souvent, une incompatibilité entre le judéo-christianisme et le plaisir ?

**3 - Troisième et dernier malentendu : le judéo-christianisme serait un antonyme de l'hédonisme, la foi judéo-chrétienne serait foncièrement hostile au plaisir.** Le chantre actuel de l'hédonisme est sans conteste le philosophe médiatique **Michel Onfray**. Comme la plupart de ses nombreux ouvrages, son *Manifeste hédoniste* (2011) est un succès de librairie. L'un de ses premiers livres, *L'art de jouir* (1991), portait pour sous-titre : *Pour un matérialisme hédoniste*. Mais plus qu'un exposé constructif des principes de l'hédonisme, il s'agit d'une charge lourde contre la tradition judéo-chrétienne, coupable à ses yeux d'avoir définitivement condamné le plaisir des sens. L'accusation nietzschéenne est reprise quasiment telle quelle : les chrétiens sont les meilleurs représentants de l'idéal ascétique, c'est-à-dire qu'ils manifestent un refus du corps et de la chair, une tendance au renoncement et à la mortification des sens, une haine de la vie et une fascination pour la mort, bref un mépris et une haine de soi-même. Parmi les sens, le toucher, le goût et l'odorat subissent les plus graves persécutions. L'odorat est dénigré chez les chrétiens, car les odeurs sont toujours associées à la sexualité. Mais si les chrétiens sont sans nez, ils sont surtout sans phallus. Pour n'en pas recourir au geste castrateur d'Origène, qui avait tiré les conséquences d'une lecture littérale de Mt 19, 12 : « Certains se sont rendus eux-mêmes eunuques à cause du royaume des cieux », les chrétiens ont tout de même fait leur le pari d'Origène : tuer le désir au moyen de la morale. Le christianisme est une machine à faire des anges, ce qui



est l'expression même de l'aliénation au sens de Feuerbach : l'ange est une création hypostasiée de l'homme, son double en creux puisque autant l'homme est matériel autant l'ange est immatériel. Pourtant, « arracher ses parties génitales n'a jamais pousser d'ailes dans le dos de qui que ce soit », précise Michel Onfray, qui explique ainsi la persistance du désir, et donc le mal-être névrotique qui affecte les chrétiens. Leur inhibition est liée à l'association systématique, dans l'éducation chrétienne, du plaisir physique et de la faute morale, chaque expérience sensuelle devant susciter l'image d'un ricanement du diable. « La sensualité est l'ennemie du chrétien », n'hésite pas à affirmer Michel Onfray. Depuis Augustin et Thomas d'Aquin, la sexualité ne peut être légitime que dans le cadre de la procréation, et encore, à condition d'être exempte de jouissance. Une femme violée reste chaste et vierge, selon Thomas d'Aquin, puisqu'elle a subi une sexualité non consentie et sans plaisir ; ce qui fait dire subtilement à Michel Onfray que la Vierge Marie devait être dans ce cas. Sa conclusion est sans appel : « Il n'y a pas d'autres issues : soit l'idéal ascétique, le refus de la chair et du corps, le mépris du sensible et la disqualification du monde réel, soit l'hédonisme, la prise en compte des sens, des passions, du corps et de la vie » (p. 137). C'est ce dualisme manichéen de Michel Onfray que je me propose maintenant d'interroger.

On connaît l'**itinéraire de Michel Onfray** : traumatisé par son passage, entre 10 et 14 ans, dans un pensionnat catholique de l'Orne, qu'il décrit comme « un lieu de souffrance » et une « fournaise vicieuse », il consacra son œuvre, et la consacre toujours à 53 ans, à s'insurger contre la tradition judéo-chrétienne et à la dénoncer comme étant la matrice de toutes les perversions et de tous les maux dont souffre l'humanité. Afin de mener à bien, hors des carcans académiques, une entreprise de réhabilitation de l'hédonisme et des philosophes oubliés ou ostracisés (ce qu'il appelle la « contre-histoire de la philosophie »), il a créé en 2002 l'Université populaire de Caen, et en 2006 l'Université populaire du goût à Argentan. Il est devenu une vedette médiatique, notamment sur *France Culture* et dans le journal *Le Monde*, surfant sur l'inculture religieuse de la grande majorité des Français pour offrir de singuliers raccourcis au sujet des religions. Michel Onfray se définit lui-même comme un « hédoniste » et comme un « nietzschéen de gauche » (oubliant parfois que Nietzsche vilipendait aussi bien l'hédonisme qu'il assimilait, comme tous les -ismes, à un substitut de Dieu : cf. *Par-delà bien et mal* §225, *Nietzsche contre Wagner* p. 1216). Il adopte en effet une rhétorique nietzschéenne, mais ne bénéficie guère, comme Nietzsche un siècle avant lui, de circonstances atténuantes, puisqu'il bénéficie des ressources culturelles que la globalisation et Internet nous fournissent au sujet des religions. A l'instar de Nietzsche, il extrapole, à partir d'une tradition chrétienne singulière dont il a fait l'expérience douloureuse, à l'ensemble du judéo-christianisme. Or, si le dolorisme n'est pas une tradition mineure, il n'est pas non plus, loin de là, le tout du judéo-christianisme. Il est symptomatique de relever par exemple que Michel Onfray cite très peu la Bible (si ce n'est en tirant un verset de son contexte), et ne parle que très rarement des traditions protestantes. Esquissons donc une contre-histoire de l'athéologie selon Michel Onfray.

Chassons tout d'abord un **premier malentendu dans le malentendu**. Montrer que le judéo-christianisme n'est en rien incompatible avec le plaisir, ce n'est pas **se limiter au seul plaisir spirituel de la contemplation de Dieu**. A partir du verset 4 du Psaume 37 : « Fais de l'Éternel tes délices », le pasteur baptiste américain John Piper s'efforce de construire ce qu'il appelle un « hédonisme chrétien » qui est en réalité un eudémonisme, une réhabilitation du bonheur au sein de la tradition chrétienne, par le

plaisir que nous pouvons éprouver en vivant dans l'intimité de Dieu. Être heureux serait, selon lui, une manière de glorifier Dieu (*Desiring God. Meditations of a Christian Hedonist*, 1986 ; *Prendre plaisir en Dieu*, 1995 ; *Au risque d'être heureux*, 2010). Si nous voulons montrer la compatibilité du judéo-christianisme avec le plaisir, il s'agira de prendre le plaisir dans toute son ampleur, y compris et surtout le plaisir des sens.

**Partons du corpus biblique, et tout d'abord du Premier Testament.** Le Cantique des cantiques est un véritable hymne à l'amour charnel. Citons quelques passages (version TOB) : « Qu'il m'embrasse à pleine bouche ! Car tes caresses sont meilleures que du vin, meilleures que la senteur de tes parfums » (1, 2) ; « Mon chéri pour moi est un sachet de myrrhe : entre mes seins il passe la nuit. Mon chéri est pour moi une grappe de henné à la vigne de le Font-au-Biquet » (1, 13-14) ; « Ta stature que voici est comparable à un palmier ; et tes seins à des grappes. Je dis : "Il faut que je monte au palmier, que je saisisse ses régimes" : que tes seins soient donc comme les grappes d'un cep, et la senteur de ta narine comme des pommes, et ton palais comme un vin de marque allant tout droit à mon chéri, coulant aux lèvres des dormeurs. Je suis à mon chéri, et vers moi est son élan. Viens, mon chéri, sortons à la campagne, passons la nuit au village, de bonne heure, aux vignes, allons voir si le cep bourgeonne, si le bouton s'ouvre, si les grenadiers fleurissent, et là je te donnerai mon amour » (7, 8-13). Oui, oui, ce chant érotique se trouve bien dans la Bible... Ajoutons que les deux partenaires ne sont pas mari et femme, mais fiancés, ce qui me semble disqualifier, d'un point de vue scripturaire, l'interdit des relations sexuelles prémaritales. Ils sont cependant fiancés, c'est-à-dire promis l'un à l'autre. Voilà un premier point de régulation du plaisir dans la conception biblique : le cadre de l'engagement et de la fidélité.

Un second vecteur de régulation se situe dans le livre de l'Ecclésiaste (version Français courant) : « Toi qui es jeune, profite de ta jeunesse. Sois heureux pendant ce temps-là. Fais tout ce que tu désires, tout ce qui te plaît. Mais sache bien que Dieu jugera chacune de tes actions. Evite les causes de tristesse ou de maladie, car la jeunesse et la vigueur passent vite. Pendant que tu es jeune, n'oublie pas celui qui t'a créé. Souviens-toi de lui avant que ne viennent les jours du déclin et le moment où tu diras : "Je n'ai point de plaisir à vivre" » (12, 1-3). Le plaisir est donc ici totalement légitimé, dans le cadre de la reconnaissance de notre statut de créatures. Tel est le second mode de régulation. Si ces deux textes ont été maintenus dans le canon, c'est peut-être pour offrir une respiration vivifiante au chemin de vie du croyant. Par ailleurs, la sexualité n'est jamais discréditée dans le Premier Testament, seules ses perversions sont condamnées. Souvenons-nous de l'exultation d'Adam lors de sa rencontre avec Eve : « Voici celle qui est os de mes os et chair de ma chair ! (...) L'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme, et ils deviendront une seule chair » (Gn 2, 23-24).

**Dans le Nouveau Testament**, contrairement à bien des idées reçues, il n'en va pas différemment. On sait qu'un furieux contraste a été relevé entre l'ascétisme de Jean-Baptiste et les plaisirs de table appréciés par Jésus : « Jean est venu, ne mangeant ni ne buvant, et ils disent : "Il a un démon". Le Fils de l'homme est venu, mangeant et buvant, et ils disent : "C'est un mangeur et un buveur, un ami des publicains et des gens de mauvaise vie" » (Mt 11, 18-19). Il est probable que les tendances ascétiques du Baptiste étaient liées à sa fréquentation des Esséniens de la communauté monastique de Qumrân, dont l'intransigeance dans le renoncement était radicale ; Jésus marque une rupture avec cette orientation, selon un nouveau critère de régulation (régulation inversée en

quelque sorte, puisqu'il s'agit de la régulation de l'ascétisme) : l'amour du prochain, qui l'amène à briser les frontières de pureté et à partager les repas avec les pécheurs. On sait que dans les quatre évangiles, il est plus souvent question de repas que de prière... Il y a en effet 63 fois les mots « prière » ou « prier » (ce qui n'est déjà pas mal !), mais il y a 82 fois les mots « manger », « repas » ou « festin » (ce qui est encore mieux !). Loin de tout ascétisme, la vie chrétienne incite donc à être de bons vivants... !

Pour ce qui concerne la sexualité, on retrouve le même regard positif que dans le Premier Testament, ainsi que la même dénonciation des perversions. La sexualité est considérée comme un grand mystère, qui est à la fois un don de Dieu aux hommes, source de joie et de bonheur, et le lieu de la responsabilité de l'homme, car comme tout comportement humain, la conduite sexuelle est frappée du sceau de l'ambivalence. Citons par exemple ces paroles de l'apôtre Paul : « Que le mari rende à la femme ce qu'il lui doit, et que la femme agisse de même envers son mari. La femme ne peut pas faire ce qu'elle veut de son propre corps : son corps est à son mari. De même, le mari ne peut pas faire ce qu'il veut de son propre corps : son corps est à sa femme. Ne vous privez pas l'un de l'autre, à moins que d'un commun accord vous n'agissiez ainsi momentanément pour vous appliquer à la prière ; mais ensuite, reprenez une vie conjugale normale, sinon vous risqueriez de ne plus pouvoir vous maîtriser et de céder aux tentations de Satan » (1 Co 7, 3-5). Ce passage est trop connu pour que l'on réalise son caractère absolument révolutionnaire, je dirais même subversif par rapport à la tradition séculaire de domination masculine : une stricte réciprocité est instituée ici entre l'homme et la femme, puisque le corps du mari appartient à sa femme, ce qui est inouï pour l'époque. Dans l'épître aux Ephésiens (5, 25), Paul ira jusqu'à demander au mari d'être prêt à donner sa vie pour sa femme, à l'image du Christ envers l'Eglise, ce qu'il n'exige pas à l'inverse de la part de la femme. Le libre exercice du plaisir est donc à la fois légitimé et encadré par le refus de toute domination. Tel est le quatrième vecteur de régulation du plaisir.

Ces quatre vecteurs de régulation (engagement à la fidélité, reconnaissance de notre identité en Dieu, amour du prochain, et refus de toute domination) se retrouvent synthétisés dans un texte bien connu de l'apôtre Paul, sous deux versions légèrement différentes : « Tout m'est permis, mais tout n'est pas utile ; tout m'est permis, mais je ne me laisserai asservir par quoi que ce soit » (1 Co 6, 12) ; « Tout est permis, mais tout n'est pas utile ; tout est permis, mais tout n'édifie pas » (1 Co 10, 23). La liberté chrétienne trouve ici son fondement et son identité propre : la liberté en Christ est totale, y compris la liberté de jouir sans entraves, mais elle est régulée par le refus de l'asservissement de soi et le souci de la relation au prochain. En d'autres termes, tout plaisir est légitime, dans la mesure de l'éthique de l'amour et de la responsabilité.

**Au-delà des textes bibliques, il est évident que les traditions chrétiennes n'ont pas toutes entendu de cette oreille cet appel à la liberté.** Certaines traditions, fortement marquées par le stoïcisme et le néo-platonisme, ont prôné un renoncement aux plaisirs qui confine au dolorisme. Ce sont d'ailleurs des chrétiens qui sont les premiers responsables de la confusion entre épicurisme et cyrénaïsme, réprimant les deux Ecoles dont les disciples étaient indistinctement traités de « pourceaux d'Epicure ». Mais on trouve bien des exceptions parmi les chrétiens. C'est le cas d'**Erasmus**, dans son colloque intitulé : *L'épicurien* (1533), petit texte d'une quinzaine de pages. Il y met en scène deux personnages, Hédon (l'ami du plaisir ηδονή) et Spudée (l'ami du sérieux et

de la gravité σπουδή), le premier cherchant (et réussissant) à convaincre le second de ce que le véritable épicurisme est le christianisme : « Si nous y regardons de près, affirme Hédon, les plus grands épicuriens sont les chrétiens qui mènent une vie sainte ». Le grand paradoxe du texte d'Erasme, c'est qu'il y critique les moines corrompus, goinfres et paillards de son époque, opposant ainsi les épicuriens qui sont d'authentiques chrétiens, aux pseudo-chrétiens qui sont en réalité de véritables cyrénaïques ! **Luther** ne le comprendra pas, qui traitera Erasme d'« épicurien », ce qui n'avait rien d'élogieux dans sa bouche. Pourtant Luther a mis un terme au dolorisme monastique, lui l'ancien moine qui épousa une ancienne moniale, et le bon vivant amateur de bonne chère, comme en témoignent ses *Propos de table*... Un autre auteur chrétien tentera la synthèse entre christianisme et épicurisme : **Pierre Gassendi**, au XVIIe siècle, qui cherchera même à christianiser la physique épicurienne, d'orientation matérialiste et atomiste. Selon Gassendi, Dieu est à l'origine des atomes et de leur mouvement, et sa toute-puissance explique la constitution et la finalité de l'univers. Et sur le plan moral, l'amitié épicurienne ne serait-elle point un pressentiment de la charité chrétienne ? Mais par-delà ces auteurs individuels, il est un courant important du christianisme que l'on a trop souvent accusé à tort d'avoir propagé une morale du renoncement : **le puritanisme**. Or, contrairement à ce que l'on croit généralement, le puritanisme n'avait rien d'un dolorisme. Il s'agissait d'une tradition protestante, d'une théologie et d'une spiritualité, qui valorisaient le plaisir à l'intérieur d'un cadre éthique strict. Si l'engagement à la fidélité conjugale était extrêmement prégnant au sein de l'éthique puritaine, la jouissance sexuelle entre le mari et la femme était non seulement légitime mais encouragée. De même, les plaisirs du goût et de la table n'étaient nullement réprimés, tant qu'ils ne portaient pas atteinte à l'amour du prochain. Ainsi, par attachement à l'enseignement biblique, notamment paulinien, le puritanisme a assumé les divers vecteurs de régulation du plaisir légitime dont nous avons fait l'inventaire tout à l'heure. Lorsque Michel Onfray, dans le volume 2 de sa *Contre-histoire de la philosophie*, intitulé : *Le christianisme hédoniste*, privilégie les personnages et les mouvements hérétiques, il oublie d'évoquer le puritanisme, et bien d'autres courants protestants, et même catholiques, tout à fait orthodoxes. Comme on le constate, **le christianisme, dans son insigne pluralité, a adopté diverses attitudes face au plaisir, s'autorisant ainsi, pour ainsi dire, un droit d'inventaire à l'endroit de l'hédonisme et de l'épicurisme.**

**En conclusion**, je résumerai mon propos : notre époque n'est pas hédoniste, mais consumériste et technicienne, conférant la primauté à la performance sur le plaisir, au risque de la souffrance ; l'épicurisme n'est pas l'hédonisme, mais une sagesse qui se propose d'encadrer le plaisir dans une vie de sobriété et de modération ; enfin, le judéo-christianisme n'est pas hostile au plaisir, pour la simple raison que le judéo-christianisme n'existe pas, n'existe pas comme un tout homogène et uniforme, et que certaines traditions judéo-chrétiennes ont valorisé le plaisir dans le cadre de régulations dont les principaux vecteurs sont : l'engagement à la fidélité, la reconnaissance de son identité de créature, l'amour du prochain, et le refus de toute domination. En d'autres termes, le judéo-christianisme n'est pas un hédonisme, mais n'est pas non plus le contraire de l'hédonisme, puisque certaines de ses traditions entretiennent avec lui quelques affinités électives, notamment la légitimité du plaisir, mais elles n'en font pas un absolu, une valeur suprême à laquelle il faudrait sacrifier tout le reste : elles l'encadrent au moyen de vecteurs de régulation qui sont d'ordre éthique.

Chers amis, j'espère que vous avez passé un bon moment, que vous avez pris plaisir à cette soirée. Pour ma part, je suis comblé, comblé par les recherches que vous m'avez donné l'occasion de mener et de vous exposer. Mais je reprendrai les paroles de Jacques Lacan qui, au terme d'un colloque très riche, disait : « Je suis comblé, et je commence à me sentir mal, car le manque me manque... » Eh bien moi aussi, le manque me manque, et j'espère que dans le débat qui va s'ouvrir maintenant, vous allez réintroduire du manque par vos questions et vos interpellations, car sans manque il n'y a pas de désir, et sans désir pas de plaisir.

**Frédéric Rognon**